

Idylle thermale **par Jean-Pierre Chapoulie**

Violetta Gautier somnolait, la tête appuyée sur la vitre du compartiment de sa voiture de première classe. Le crissement des freins lui fit ouvrir les yeux. Le train s'arrêta dans la petite gare de Montgaillard et elle aperçut, couronné de nuages, le sommet du Pic du Midi de Bigorre. Enfin ,l'interminable trajet en chemin de fer, seize heures depuis Paris, allait s'achever. L'on allait arriver à Bagnères, où Violetta , cette année encore, allait prendre les eaux.

Violetta Gautier était un «nom de guerre». Elle était née, trente ans plus tôt, Paulette Latapie, et ses parents, modestes métayers à Puilaurens, Tarn, l'avaient envoyée à Paris dès sa majorité afin qu'elle soit placée comme femme de chambre chez un riche cousin qui avait fait fortune dans l'importation de café du Brésil.

Ledit cousin avait trouvé à son goût la jeune Paulette. Il est vrai qu'elle était fort accorte, le sein haut et dru, la chute de reins cambrée et, dans ses yeux bleus, une lueur canaille qui, très tôt fit tourner la tête des hommes du canton. Mais les amours rurales ou ancillaires, étreintes furtives sur la table de la cuisine ou sur un coin de lit, ne constituaient en rien une solution aux rêves de richesse qui trottaient dans sa tête qu'elle avait bien sûr fort jolie et couronnés de cheveux très blonds. Elle les portait, selon l'usage du temps, remontés en un lourd chignon, et, dénoués, leur longueur cachait tout ce que précisément son patron prenait plaisir à découvrir.

Elle comprit donc très vite que ses charmes constituaient son meilleur outil de promotion sociale et décida de faire carrière, tant qu'elle était jeune et fraîche, dans la galanterie. Monsieur, à qui elle exposa son projet, encouragea et finança son orientation , l'exhibant avec lui aux spectacles qu'il fréquentait. C'est la lecture du roman de Dumas fils et une représentation de la Traviata de Verdi qui lui donnèrent l'idée de son nom «d'artiste». D'où, le lecteur cultivé l'aura compris, le prénom de Violetta et le nom de Gautier. Mais elle avait des principes: elle décida ne n'avoir qu'un seul protecteur à la fois.

Le séjour à Bagnères, où un chambre lui était comme d'habitude réservée au Grand Hôtel Victoria, était donc pour Violetta (nous la nommerons ainsi désormais) une promesse de repos, sans amant. Cette perspective de trois semaines de chasteté la réjouissait car, si ses activités horizontales lui étaient lucratives, elle n'émouvaient guère sa chair, même si elle était devenue experte dans l'émission, au moment suprême, par ordre croissant et chronologique , de soupirs, gémissements et cris choisis qui flattaient l'ego de ses protecteurs tout en agressant parfois leurs oreilles..

Au moment même où le train entrait en gare de Bagnères et, heureuse coïncidence, au premier étage du même Grand Hôtel, Martine du Plessis (nous restons toujours placés sous les auspices de Dumas fils) finissait de se vêtir pour aller bénéficier du premier de ses vingt et un jours de cure. Ils seraient suivis, quand la météorologie le permettrait, d'une promenade avec sa dame de compagnie sur les pentes du Bédât. ou au Vallon du Salut.

Martine allait avoir vingt ans dans quelques jours et était promise à un hobereau quelque peu désargenté des environs de Blois, où elle vivait avec ses parents, gros propriétaires terriens. Le mariage, arrangé, permettrait d'ajouter cinquante hectares aux quelques cent-dix de sa famille, donnant ainsi un des plus gros domaines du Blésois.

Elle n'avait pour son futur époux que des pensées moroses. Il était mou, gras, avait l'oeil torve et semblait attiré par elle autant qu'elle l'était par lui, c'est à dire nullement. Les exigences de la propriété passent avant celles du cœur. Elle savait qu'une jeune épouse devait s'attendre, le soir de noces, à des actes que sa mère avait tenté de lui décrire.

Elle en avait été intriguée, imaginant avec des frissons dans les reins ce corps étranger, qu'elle devrait accepter de voir s'introduire en son intimité.

Mademoiselle du Plessis était aussi brune que Violetta était blonde, un léger duvet ornant sa lèvre supérieure. Cette pilosité, que d'aucuns trouvaient quelque peu disgracieuse, frappait au premier abord ceux qui la croisaient. Elle les frappait aussi au second, au troisième et à tous les abords suivants. Mais, en comparaison de la dot promise à la donzelle ce n'était là qu'un

Idylle thermale **par Jean-Pierre Chapoulie**

maigre inconvénient que l'usage régulier et à doses appropriées de l'eau oxygénée saurait faire disparaître.

Pourtant Adeline n'était pas laide. Menue, grande, l'oeil de braise, vive, les dents fort blanches, elle plaisait assez aux jeunes hommes du pays. On la devinait ardente et, de fait, elle était impatiente d'être enfin femme. Des occasions s'étaient présentées avec des jeunes gens de son âge, mais son éducation chez les sœurs l'avait dissuadée de fauter avant le mariage. Elle savait que sa pureté était son meilleur capital.

On en conviendra, ces deux jeunes femmes n'étaient pas faites pour se rencontrer. Mais le lieu de résidence commun, le Grand Hôtel Victoria, et la volonté du narrateur omnipotent vont rendre cela possible.

Tous les jours, Violetta et Martine se croisaient dans les corridors de l'hôtel ou dans la salle de restaurant. Leurs horaires de curistes n'étaient pas souvent les mêmes. Elles se saluaient d'un petit signe de tête, mais tout au long de leur séjour, ne se parlèrent point. Le dernier jour pourtant, sortant de sa cabine de bains, Violetta aperçut, par la porte entrouverte d'une cabine presque contigüe à celle qu'elle venait de quitter, le corps nu d'une jeune femme de dos en train de se sécher à l'aide d'une grande serviette blanche. Elle fut saisie par cette chair épanouie, cette peau mate, ce bas de reins voluptueux, ces deux fossettes au dessus des fesses. Elle ne put s'empêcher de rester là, figée, émue pour la première fois, à regarder.

Au bout de quelques secondes, l'inconnue se retourna. En un éclair, Violetta remarqua le seins hauts placés, leurs larges aréoles, les mamelons dressés, le ventre à peine bombé et le triangle, isocèle ou équilatéral, se demanda-t-elle, de la toison si sombre qu'on l'aurait crue enduite de cette cire que les hommes passent sur leur moustache.

L'inconnue leva la tête, et Violetta reconnut Martine, qui lui sourit, sans songer à cacher sa nudité. Martine s'habilla lentement sans quitter Violetta des yeux. Pas un mot ne fut prononcé. D'un accord tacite elle sortirent ensemble des Grands Thermes et, courant presque, tenant d'une main leur chapeau et de l'autre relevant un peu leur jupe pour aller plus vite, partirent vers le Bédât, sans savoir vraiment où leur course allait les mener.

A bout de souffle, presque arrivées au sommet, elles s'arrêtèrent dans une petite clairière ombragée. En nage elles se regardèrent et tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Leurs mains, leurs corps, leurs lèvres se cherchèrent et se trouvèrent bien vite, mais nous laisserons au lecteur, et à la lectrice, le soin d'imaginer ce qui se passa lorsqu'elle se laissèrent tomber sur le tapis de feuilles et de mousses qui recouvrait le sol.

Tout ce que nous pouvons révéler, c'est qu'au bout d'un long moment de délicieuse étreinte, l'une d'une voix de soprano et l'autre de contralto, presque en même temps, poussèrent un feulement qui fit s'envoler les oiseaux nichés dans les arbres voisins.

Monsieur Martin-Fasquelle, professeur d'histoire naturelle en retraite qui dans les environs cherchait pour son herbier un spécimen d'arabette faux-chou, fut surpris par l'envol simultané de deux pics épeiche (*dendrocopos major*) et de trois geais des chênes, (*garrulus glandarius*) mais n'entendit rien: il était sourd.

Martine et Violetta se relevèrent, rajustèrent leurs effets et leurs chignons. La première murmura: «Cela doit rester secret». L'autre ajouta: «Mais il faudra se souvenir toujours de ce moment». Elles redescendirent vers la ville et, parmi ceux qui les croisèrent, nul n'eût pu imaginer ce qui venait de se passer.

Le lendemain, Violetta partit par le premier train, sans dire au revoir à sa compagne d'étreintes rustiques et sylvestres, tandis que Martine avait prévu de ne regagner le manoir familial qu'un jour plus tard. Elle décida de laisser une trace de leur brève rencontre où, ensemble, elles avaient pour la première fois découvert le plaisir. Elle se rendit à la sortie des ouvriers de la marbrerie Géruzet et s'approcha d'une jeune fille qui semblait attendre quelqu'un. Elle lui demanda si, moyennant cinquante francs, elle connaissait un ouvrier qui pourrait effectuer pour elle, séance tenante, un travail de taille et de gravure sur un rocher qu'elle montrerait.

Idylle thermale **par Jean-Pierre Chapoulie**

Justement, le fiancé de la jeune fille, qui sortait de l'usine sa sacoche à outils en bandoulière, savait faire tout cela. Illico, ils partirent tous les trois vers le lieu du péché. Le jeune homme se mit au travail, façonna grossièrement une face du caillou que Martine lui désigna et y grava quelques lettres à coups mesurés de son burin frappé de son maillet. Il écrivit, en lettres majuscules «Le jardin secret» sur une première ligne légèrement convexe, «de» en minuscules sur une seconde et «Martine» sur une troisième, concave, en capitales plus grandes.

Dans le train qui la ramenait vers Blois Martine sourit. Elle imagina la perplexité de ceux qui découvrirait l'inscription. Qui sait, pensa-t-elle si un jour, dans dix, cinquante ou cent ans voire plus on n'organiserait pas un concours pour imaginer ce que ce message signifiait. ? Avec la conscience du devoir accompli elle se laissa plonger dans ses pensées: dans huit jours elle se mariait et son futur époux lui avait promis, pour leur voyage de noces, de l'emmener à Paris pour visiter la tour de 300 mètres qu'un nommé Eiffel venait de construire.